

Transmission et mutation des pratiques dansées.

Xabier Itçaina

Je remercie les organisateurs, intervenants et traducteurs de me donner l’occasion de m’exprimer en basque ce soir.

Je dois avouer que je ne suis très à l’aise ni avec le thème de la soirée, ni avec son titre provocateur.

En tant que chercheur, **j’ai fouillé l’histoire des traditions dansées** de ce pays, **plus que leur devenir.**

En tant que basque, j’ai essayé dans mon village, avec des amis de sauvegarder et revitaliser certaines traditions.

Je ne vois pas de problème dans le lien tradition/création.

J’avancerais toutefois quelques idées, à propos du fonctionnement et de l’utilisation de la tradition :

Tout d’abord quand on parle de tradition, on se réfère à un **mode de transmission** plus qu’à un contenu. Plus exactement à un contenu qui se transmet à travers **un mode et des acteurs dits « traditionnels ».**

Le mot « tradition » sert à justifier certaines coutumes « bizarres » : se vêtir de laine de brebis pour prendre l’apparence d’un ours, danser dans une procession, chanter debout pendant plusieurs heures l’épopée d’un chevalier du Moyen-Age.

La tradition c’est donc une façon d’être ensemble. Une esthétique. Une façon de se soustraire, de manière temporaire, aux exigences du moment. Une forme de résistance peut-être.

Les traditions dansées sont liées à des fêtes et célébrations particulières.

Ces fêtes sont le fruit d’une « sédimentation » historique. Le souvenir de l’ordre symbolique et institutionnel d’une ou plusieurs époques révolues.

La Fête-Dieu qui se célèbre actuellement en Basse-Navarre et en Labourd mêle par exemple différentes caractéristiques. Et chacun y voit ce qu’il a envie d’y voir.

- La réminiscence d’un **national-catholicisme organique** : église et armée ne font qu’un,
- La gloire de **l’Eglise de la Contre-Réforme**,
- Une **fête de printemps**, en lien avec le cycle calendaire de mai à la Saint-Jean, où nature, soleil, fleurs, végétaux sont magnifiés,
- Un vestige du foralisme pour d’autres : les soldats danseurs de la Fête-Dieu sont historiquement issus des milices provinciales existant avant la Révolution de 1789,
- Un outil de régulation des relations entre Maisons (Etxea),
- Une occasion pour la classe d’âge des jeunes de s’affirmer et se montrer publiquement,

Tout ceci résume la Fête-Dieu et bien plus encore....

Le correspondant de Hélette pour le journal Euskalduna décrit les éléments suivants, en 1905, à propos de la Fête-Dieu de son village :

« les musiciens et leurs accompagnateurs, le maire, le violon, les jeunes et les moins jeunes, l’effet du vin, le suisse, les bagarres de l’après-midi, les spectateurs des villages voisins, le photographe, les ornements des uns et des autres, le boire et le manger, la procession, les rouges et les blancs, le Seigneur, l’insistance de certains paroissiens indolents pour remplir certaines fonctions, les danses, quelques gouttes de sang, des comptes non tenus, des femmes excitées, le soleil et le Saint Sacrement, Saint-Vincent, le moment de se retirer, le manque de gendarmes, la verdure (...) ».

Nous pourrions penser à la description d’un carnaval ou théâtre charivarique, c’est pourtant bien de Fête-Dieu qu’il s’agit... Et du **sens** que revêtait à cette époque, dans ce village, la Fête-Dieu. Un fait social total.

Il est difficile de mettre à jour toutes les significations d’une fête si hautement symbolique, d’autant plus que l’ordre institutionnel qui la régissait a complètement

changé, à commencer par celui de l’Eglise. Nous pourrions faire la même lecture d’autres fêtes.

En Pays Basque, comme dans d’autres pays d’Europe, nous avons préservé dans leur forme nombre de traditions dansées en renouvellent toutefois leur signification.

C’est grâce à la diversité de ces significations que ces traditions ont perduré jusqu’à nos jours. Vue de l’extérieur, cette diversité est parfois incompréhensible.

Nous voulons aujourd’hui tout comprendre et expliquer, nous n’acceptons pas les zones d’ombre. Mais tout comprendre enlève au mystère. A l’image de ce qui se passa au sein de l’Eglise catholique lors du concile de Vatican II. Les langues régionales furent mises à l’honneur, la liturgie rénovée, le prêtre officiant désormais face aux fidèles.

François-André Isambert parla de “*sécularisation interne*”: la plupart des fidèles étaient contents, certains estimaient toutefois que ce changement affaiblissait la force symbolique du rituel.

Quelque chose de même nature semblerait se passer avec les traditions dansées. Elles ont un sens caché qui leur donne d’ailleurs leur force.

Les personnes âgées que j’ai interrogées à Louhossoa à propos des parades charivariques de leur époque avaient pleinement intégré la signification des danses et du procès mais le pourquoi de la mort et de la résurrection de l’huissier leur échappait. Pourtant il était clair pour eux qu’on ne pouvait, sans cet épisode, parler de charivari ou de cavalcade.

Il existe dans les montagnes de Sardaigne des personnages qui portent et agitent des sonnailles, le jour de la Saint-Antoine. J’ai entendu auprès d’amis italiens que cette coutume est encore très vivace aujourd’hui, les porteurs de sonnailles défilent sous les yeux de milliers de spectateurs à qui quelqu’un explique au micro ce rituel et les symboles qu’il véhicule.

Ces explications modifient totalement l’ambiance, sans aucun doute. Il y a dans la fête une esthétique, un mystère, parfois même un brin de poésie mais ce mélange subtil extrêmement délicat, fragile, ne se traduit souvent pas en mots.

Donc que dire de la tradition et de la création ? On pourrait dire que la tradition est, d’une certaine façon, une création qui a connu le succès. Mais c’est avant tout une nouveauté qui a su s’ancrer dans les codes culturels locaux. Une danse ou un chant deviennent tradition lorsque l’on en oublie le créateur c’est à dire dès que les mécanismes de transmission s’imposent.

Nous ne savons pas exactement où et quand ont été pensés les sauts mais dans les endroits et les communautés où ils se pratiquent aujourd’hui, la mémoire de ceux qui les ont créés a disparu.

Les musiciens auraient joué un rôle important dans l’élaboration de ces danses, avec les jeunes, au terme d’un long processus. Sans doute parce que les créateurs n’étaient pas des personnes isolées mais les membres d’une communauté ouverte à la fois sur la nouveauté et sur la tradition. Voyez ce qu’il s’est passé en Soule, à la fin du XIXème siècle, avec les points de principe. Lorsque la création est plus récente, le nom du maître est encore dans les mémoires, comme Faustin Bentaberry qui créa une école de danse à Garazi.

Nous relierions souvent la coutume à l’oralité. Pour l’église catholique, la tradition est le corpus des connaissances religieuses qui n’apparaissent pas dans les livres mais qui ont pourtant été transmises pendant des siècles.

Mais cette approche n’est pas adaptée pour la compréhension des traditions dansées. Prenons le cas d’Iztueta, incontournable dans le monde des danses du Gipuzkoa, en tant que fondateur d’une lignée de maîtres à danser mais aussi comme auteur d’un ouvrage majeur en Europe sur la question. Dans ce cas précis, la frontière entre la culture populaire et la culture savante s’écroule.

La création devient tradition lorsqu’elle s’institutionnalise, en se répétant par exemple chaque année et quand, comme pour toutes les institutions, on oublie qu’elle a été créée un jour.

Thierry Truffaut raconte qu’il demanda à un jeune d’un village du Labourd depuis quand existait le carnaval dans son village. Celui-ci lui répondit: « depuis toujours ». Il se trouve que c’est Thierry Truffaut lui-même et quelques locaux qui avaient fait revivre, 30 ans plus tôt, cette tradition depuis longtemps oubliée et délaissée. Illusion d’éternité... Mais qui tendrait à prouver que la greffe a bel et bien pris. Et que le carnaval remplit désormais dans ce village de nouvelles fonctions: renforcer le lien intergénérationnel, parcourir et connaître les anciens et nouveaux quartiers, utiliser l’euskara.

Nous utilisons parfois l’histoire pour prouver que la tradition est ancienne. Pour relancer par exemple une coutume disparue ces 40 dernières années, nous allons prouver par les archives qu’elle a perduré pendant cinq siècles et qu’ une rupture de 40 années ne représente par conséquent rien. Je dois reconnaître j’ai moi-même utilisé ce type de raisonnement lorsqu’il y a 25 ans nous avons redémarré la cavalcade à Itxassou. La première année, en 1992, nous n’avions donné que des danses.

Pas de théâtre, ni de procès. Simplement parce que le souvenir des anciens charivaris, en particulier nocturnes, était encore dans les esprits. En rentrant de la place du village, j’entendis les commentaires de vieux du village voisin de Louhossoa : “c’était joli mais ce n’était pas des charivaris”. Ils avaient raison. Nous avons fait démarrer autre chose, en utilisant une partie des formes anciennes. Les années suivantes nous y avons intégré du théâtre en actualisant le sens bien évidemment.

Parfois on se trompe carrément. Il y a quelques années, j’ai retrouvé dans des documents de Michel Labéguerie le nom et l’air d’une danse recueillis à Haltsu en 1948. Il s’agit de “**Epher dantza**”. Ma machine à interprétations s’est de suite mise en route: « Epher dantza, sans doute de ces *mutil dantza* qui portent le nom d’un oiseau, liées aux sauts, qui ont une structure répétitive, auxquels on ajoute à chaque fois un point supplémentaire, comme dans *Xoxoaren kantua* ou encore le chant *Epher bat, biper bat*. Avec en plus la symbolique de l’oiseau ». Je me suis fait mon film. Puis jeme suis aperçu que l’informateur de Labéguerie était toujours vivant et qu’il habitait à Haltsu.

Je suis allé lui rendre visite et mes rêves sont partis en fumée : il me raconta qu’il avait inventé cette danse avec d’autres basques, pendant la guerre, alors qu’ils étaient prisonniers en Allemagne. Il s’agissait donc d’une création, qui n’avait pas eu le succès escompté et qui n’avait donc pas fait tradition.

Je voudrais terminer en reprenant ces propos d’ un acteur du film “Amama », Kandido Uranga, le père qui incarne le rôle du maitre de maison dans un film traitant de la transmission.

Il dit:

“A la ferme il y a beaucoup de choses qui nous viennent Néolithique et c’est ce qui fait notre richesse. Bien que nous soyons de nos jours très modernes, nous le sommes surtout dans les choses où nous voulons l’être. Dans d’autres domaines nous sommes certainement plus traditionnels que quiconque. Ce sont là les protections que nous mettons pour adapter notre façon d’être à certaines de nos idées.”

Je pense que ces propos résument bien la façon dont nous évoluons aujourd’hui, en nous balançant entre plusieurs mondes.

Xabier Itçaina